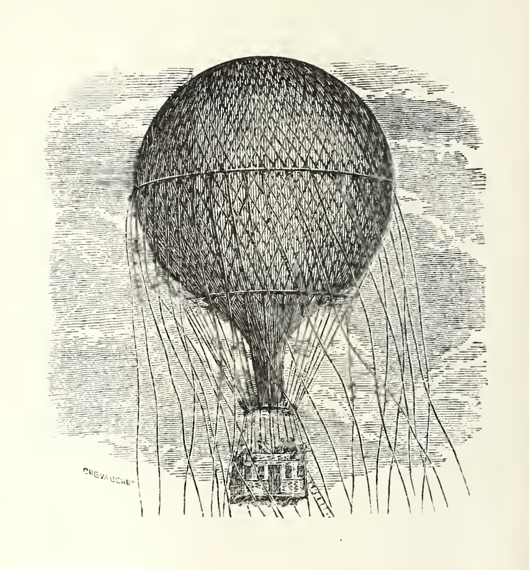

NEC ASPERA
SUSCI
PERE
ET
FINIRE


CHEVAUCHET

VOYAGE

DU GÉANT

DE PARIS A HANOVRE

EN BALLON

PAR E. D'ARNOULT

Cecy est ung livre de bonne foy.
MONTAIGNE.



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS
1863

DÉDIÉ

A SA MAJESTÉ GEORGES V

ROI DE HANOVRE

Témoignage de profond Respect et de bien vive Reconnaissance.

VOYAGE

DU GÉANT

DE PARIS A HANOVRE

EN BALLON

I

Le lundi 19 octobre 1863, tous les journaux du soir qui se publient à Paris contenaient l'article suivant :

« Hier encore, il y avait foule au Champ-de-Mars. M. Nadar devait accomplir sa deuxième ascension avec le Ballon *Géant*. La curiosité publique

était en outre excitée, cette fois, par une double ascension comparative qui devait avoir lieu entre le ballon servant habituellement aux fêtes du 15 août, et celui à l'enlèvement duquel la foule avait applaudi il y a quinze jours. Aussi les quais, les hauteurs du Trocadéro, les bâtiments de l'École-Militaire, les maisons voisines et une grande partie de l'immense enceinte du Champ-de-Mars étaient-ils remplis de monde.

« A deux heures et demie, l'Empereur est arrivé en voiture jusqu'à l'enceinte réservée, où il a mis pied à terre. Les musiques militaires ont alors joué l'air de la Reine Hortense. Sa Majesté était accompagnée des ma-

réchaux Vaillant, Randon, Magnan et d'un grand nombre de hauts personnages. Vers quatre heures, une nouvelle surprise a été ménagée à la foule. Le roi des Hellènes a voulu assister à cette fête parisienne. Sa Majesté était accompagnée des personnes de sa suite.

« A cinq heures précises, le commandement de : Lâchez tout! s'est fait entendre, et le *Géant* s'est majestueusement élevé dans les airs en compagnie du ballon Godard. Toutes les manœuvres nous ont paru être accomplies avec une précision et une grande entente.

« Les personnes qui ont accompagné M. Nadar sont : les deux frères

Godard, MM. Eugène d'Arnoult, Gabriel Yon, Saint-Félix, Thirion et Fernand Montgolfier, arrière-petit-neveu du célèbre aéronaute. Mme Nadar a voulu être aussi du voyage, et faisait partie de l'intrépide équipage.»

N'étant encore jamais monté en ballon, je me préparai intérieurement à l'émotion naturelle que je croyais éprouver en quittant la terre. Hélas! il n'en fut rien! Le ballon s'enleva avec une telle lenteur et une absence si complète de mouvement, qu'il me fallut tenir obstinément mes yeux fixés sur le sol, où chaque chose rapetissait à vue d'œil, pour bien me convaincre que nous voguions vers la

région des nuages. Il résulta fatalement de ce manque d'émotion, que ma première pensée, en constatant que nous étions à six cents mètres au-dessus du niveau de la Seine, fut celle-ci : Mon Dieu, que Paris est petit ! L'Arc-de-triomphe paraissait être un joujou d'architecture ; le Champ-de-Mars, encore garni de spectateurs, ressemblait à une grande fourmilière de l'Amérique du Sud ; des rues et des places, je n'en parle pas. Quel bonheur, disais-je, qu'aucun architecte ne se trouve parmi nous ! demain on aurait honte de cette petite ville, et plus d'une maison serait jetée à bas ! A la suite de ces réflexions, mes yeux se reportaient sur notre

maison d'osier, qui, moins d'une heure auparavant, avait eu l'honneur de contenir à la fois deux Majestés!...

Les fortifications perdent énormément à être vues de si haut; ces masses, dont tant de gens ont été fiers et le sont encore, me dit-on, n'offrent pas même le chatoyant aspect d'un gazon anglais; il est vrai que ces derniers sont complétement *inapercevables*. De loin en loin des tubes rouges, qu'on m'assura être de grandes cheminées, dégageaient de minces filets de fumée noire. Sur des chemins larges comme des sentiers de jardins, couraient, les uns après les autres, de petites cages noirâtres qu'entraînait une espèce de bobine, noire aussi, d'où s'échappait

de la fumée blanche. Du milieu de cet ensemble fort laid s'échappaient des clameurs discordantes, des cris qui nous arrivaient aigus, insupportables. La terre était décidément une vilaine chose à regarder ; nous résolûmes de nous réfugier au ciel.

Louis Godard vida quelques sacs de lest, et nous pénétrâmes dans les nuages supérieurs. Au moment de nous y cacher, Godard cria aux habitants de la terre la fameuse formule des aéronautes :

— Où sommes-nous?

— Avec nous, répondit une voix éloignée, mais qui venait d'une direction au niveau de la nôtre.

Nous fîmes un haut-le-corps pro-

digieux; les nuages étaient habités!

Était-ce par des esprits, des anges ou des démons? Des esprits? nous étions au-dessus de la banlieue parisienne, une telle hypothèse était peu admissible : les esprits de la banlieue ne se réfugient pas dans les nuages. Quoi qu'il en fût, Godard, désirant faire honneur à nos voisins nébuleux et en même temps dissiper nos doutes, embouche son porte-voix :

— Oh! du nuage, qui êtes-vous?

Deux formidables éclats de rire lui répondirent.

— Bon! dîmes-nous, l'on rit! Ce sont des hommes.

Et, satisfaits d'avoir éclairci ce premier point, nous poussons tous

ensemble une clameur assourdissante, puis nous attendîmes.

Une voix s'écria dans l'espace au-dessus de nous : « C'est moi ; Fanfan. (Fanfan est le petit nom de l'un des deux Godards qui s'étaient enlevés en même temps que nous du Champ-de-Mars, dans le ballon dit *des fêtes officielles*. Ce second ballon avait été gonflé à côté du *Géant* pour mieux faire juger de l'immensité de celui-ci.) Au nom de Fanfan, qu'accompagnait un joyeux propos, Louis Godard reprit : Eh ! du petit ballon ! Avez-vous du vin? — Oui. — De la viande? — Oui, et des radis et du pain. — N'allez pas trop loin, dit Louis Godard, en essayant de jeter un re-

gard affectueux à son petit ballon. — Bon voyage. — Bonne nuit! Et les voix se perdirent dans la brume. Cette conversation, la première de ce genre que les annales du monde aient à enregistrer probablement, n'eut rien de poétique, je l'avoue; mais, par suite des mauvaises habitudes contractées sur la terre, le premier sentiment qu'on éprouve généralement en cinglant vers la demeure céleste, est un appétit atroce, puis un sentiment de bien-être analogue à celui que donne un excellent bain pris dans de bonnes conditions; puis, enfin, vient l'admiration. Si j'eusse été seul dans la nacelle, cette observation aurait peu de valeur; mais nous étions neuf, et

tous, à quelques nuances près, nous ressentîmes les mêmes impressions.

Aussi à peine étions-nous un peu élevés et avions-nous cessé d'agiter nos chapeaux, que nous préludions en nous mettant à table.

Ai-je besoin de dire que le dîner fut très-gai.

La nuit était venue, la réverbération des lumières de Paris et la lune éclairaient seules notre salle à manger, laquelle n'était autre que la plate-forme de la nacelle. Au moment du dessert il fallut nous lever précipitamment, le ballon passait au-dessus de Saint-Denis, la ville était en fête, et il devenait urgent de monter pour soustraire notre coursier de

taffetas aux atteintes des fusées de la joie populaire.

La fête d'en bas troublait la fête d'en haut. Les hommes sont de même partout. Nous quittâmes la table et Louis et Jules Godard retournèrent à la manœuvre qu'ils ne quittèrent plus.

Moi, à qui incombait la tâche de relever la marche, de prendre le point et de marquer les directions, je descendis à ma cabine étudier ma boussole et mes baromètres. — Cet emploi n'était pas une sinécure. —Nadar avait trouvé drôle de m'appeler savant, et chaque quart d'heure les mots suivants retentissaient : « Savant, dans quelle direction allons-nous? — Savant, à quelle hauteur sommes-nous? — Sa-

vant, est-ce que nous montons? — Pardieu! Messieurs, laissez-moi tranquille ou vous me ferez perdre la boussole! Aïe! aïe! voilà un morceau de viande sur mon baromètre anéroïde de Richard. Il y a des poires sur ma rose des vents! Vous me rendrez fou, vous dis-je; ne le suis-je pas déjà un peu d'être venu avec vous? — Là, là, savant, calmons-nous! » Et chacun de rire de mes mécomptes. Ce diable de ballon allait tantôt à l'Ouest, tantôt à l'Est, souvent il faisait une révolution complète, et j'étais là, ma boussole sous les yeux, m'évertuant à chercher de quel côté enfin il plairait au monstre de se diriger. Les cris poussés par les habitants

de la terre qui nous apercevaient arrivaient très-distinctement, et je fis cette remarque, que plus nous montions, moins les voix semblaient être éloignées.

Vers sept heures trois quarts du soir, comme nous nous rapprochions de terre, les cris : Nadar! eh Nadar! firent mettre celui-ci au balcon. — Qui m'appelle? dit-il.

— Moi, le marquis D....

— Ah! cher ami, dit Nadar, en faisant le geste de serrer la main à quelqu'un, je suis aise de vous rencontrer (rencontrer était joli, à quelques cent pieds de distance), comment allez-vous? Où sommes-nous?

— Près de Compiègne, répondit

d'en bas le marquis. — Ah! vraiment, j'en suis bien aise? Télégraphiez de suite à *la Presse* de Paris, que vous nous avez vus; bonsoir, bonsoir. Et le bruit de la voix du marquis D.... se perdit dans l'éloignement comme tant d'autres.

Un peu après le ballon commença à dévier de la ligne qu'il suivait depuis Paris, et nous ne cessions de demander notre route. Vers huit heures et demie des voix nous crièrent que nous étions à Ribécourt.

A dix heures et quart ce ne furent pas des voix, mais un coup de fusil qui répondit à notre simpiternelle question! « Où sommes-nous?»

Ce coup de fusil était-il dirigé sur

le ballon? Je ne sais. Cependant tout porte à le croire; c'est dans le département de l'Aisne que cette réponse tant soit peu brutale nous a été faite. Là, encore, le ballon tournoya, dévia subitement, se dirigeant vers l'Ouest, de manière qu'il devint difficile de s'orienter.

Des gens passèrent sur la terre, ils chantaient. Louis Godard les interpella? Vous êtes à Erquelines en Belgique, répondirent des voix d'en bas. Il était alors onze heures et demie. Chacun de nous poussa un cri de joie. La frontière était franchie; nous étions soulagés d'un grand poids; car, pourquoi ne le dirais-je point, notre unique crainte depuis Paris était que

le *fiasco* de la première ascension ne se renouvelât. Dans notre beau pays de France, le ridicule tue, quoiqu'à mon avis pourtant il n'y ait rien de ridicule dans l'action de treize hommes qui, croyant aller en Chine, descendent à Meaux en Brie. Ils n'en ont pas moins risqué de se rompre les os. Cette fois nous venions de gagner une première bataille, et nous avons assez chèrement payé notre victoire complète pour n'avoir plus à craindre les rieurs.

Du moins je le suppose.

A Erquelines une sommation assez originale nous fut adressée à notre passage au-dessus de la frontière : Oh! oh! du ballon, dit une voix, des-

cendez ; chacun est soumis à la douanc.

Un rire formidable fut notre réponse. — Pauvre homme! pensai-je, si la fantaisie nous prenait d'obtempérer à ton désir et de descendre ici, ta guérite et les arbres de ton jardinet pourraient se trouver assez mal à leur aise.

Nous passâmes; je ne sais si le rigoriste préposé, qui vraisembla blement était tout simplement un homme d'esprit, comprit le sens de nos rires; mais ses cris se perdirent dans l'éloignement comme tant d'autres.

A ce moment, il commença à faire clair de lune. — Montons, dit Nadar, nous allons voir un spectacle que les

gens de la terre ignorent. — Godard jeta du lest, et, en moins d'un instant, nous fûmes à cent vingt mètres au-dessus des nuages. Il est des aspects qui ne peuvent se décrire ; le spectacle qui nous frappa alors est de ceux-là ; cependant comme tout le monde ne va pas si haut, je vais essayer de donner une idée du tableau qui se déroulait devant nous.

Au-dessous de nous, à perte de vue, s'étendait un immense glacier avec des montagnes, des ravins, des plaines, des crevasses ; mais tout cela sans arêtes vives et vaguement estompé d'une couleur gris perle, et éclairé par une lumière si douce et à la fois si pénétrante, que les ombres

elles-mêmes paraissaient lumineuses. Chaque sommet était couronné d'une auréole argentée, tous les fonds étaient irisés de violet mélangé de bleu orangé; puis cette admirable fantasmagorie se transformait; les montagnes devenaient des plaines et les plaines des montagnes. De petits nuages floconneux, qui semblaient nager dans une poussière de nacre, se superposaient les uns au-dessus des autres, de manière à présenter l'aspect de végétaux ou plutôt d'immenses madrépores dont les attaches semblaient tenir au ciel.

Ces transformations s'accomplissaient lentement, sans secousses, comme si l'ouvrier invisible qui re-

muait ces masses avait la conscience de son éternité. Au-dessus des glaciers surplombait le ciel arrondi en coupole, où les tons chauds du soleil d'Asie se mêlaient au bleu teinté d'opale du ciel de l'Attique ; un peu au-dessous de la clef de voûte de la coupole céleste, la lune, éblouissante, se montrait entourée d'un nimbe gris foncé, à travers lequel on voyait scintiller des étoiles.

Notre ballon voguait doucement au milieu de ces féeries et des lueurs phosphorescentes qui flottaient autour de nous. — Mon Dieu ! que cela est beau ! nous écriâmes-nous tout d'une voix. Après cette exclamation, chacun se tut, comme si, devant une telle

magnificence, l'homme sentait le besoin de se concentrer et de puiser dans le recueillement de tout lui-même, des forces assez puissantes pour soutenir la vue de cette écrasante majesté.

II

Nous passâmes ainsi je ne sais combien de temps à nous enivrer de la vue du beau, mais il fallut redescendre pour voir où l'équipage se trouvait.

Le ballon arriva alors assez près de terre pour que nous distinguions une grande quantité de fourneaux à coke, ouvrant de toutes parts leurs bouches béantes et rouges de feu. « Si nous

tombions là-dessus? fit observer Montgolfier. »

Un tel aspect et surtout les chants flamands qui retentissaient de vingt endroits différents, prouvaient suffisamment que nous étions en Belgique. Godard, Nadar, tout le monde ne cessait cependant de crier : Où sommes nous? J'avoue humblement que de grands éclats de rire furent la seule réponse que nous obtînmes. Deux cloches étaient dans la nacelle ; Yon en prit une, moi l'autre, et nous voilà ébranlant les airs d'un carillon infernal ; Nadar hurlait dans son porte-voix. Chacun criait, et je fis encore cette remarque que la pureté de l'air n'atténue en rien la quantité

des notes fausses logées dans le gosier de certains hommes. Ce charivari aérien en provoqua un sur la terre ; tout le petit monde semblait être en mouvement ; les chiens hurlaient, les canards nasillaient, les hommes juraient, les femmes criaient ; c'était drôle, réjouissant même ; mais le temps se passait, le vent soufflait, notre ballon filait avec une rapidité prodigieuse ; il faisait nuit noire, et nous ne savions pas au juste où nous nous trouvions.

Je ne pouvais rien distinguer sur ma boussole, et, sous aucun prétexte, on ne pouvait flamber une allumette. Le passage du ballon, à quelques lieues d'Anvers sur la gauche, indi-

quait que nous cinglions vers la mer; Louis croyait même distinguer des phares. Nous descendîmes à cent cinquante mètres. Au-dessous s'étendait un pays plat, marécageux, d'aspect sinistre et sentant la plage d'une lieue. Le ballon allait toujours; chacun prêtait l'oreille et croyait entendre le bruit de la mer. Plus on avançait plus le pays devenait désert; aucune lumière n'apparaissait, et il était de moins en moins facile d'induire où nous nous trouvions. — Ma foi, je m'y perds, dit Louis; je suis d'avis que nous descendions! — Ici, dans les marais? répondîmes-nous. — Et si nous allions à la mer! — Le ballon filait toujours...

— On ne peut descendre encore, dit Jules Godard, nous sommes en plein sur l'eau. Deux ou trois regardèrent par dessus le bord. — Comment ! de l'eau, dirent-ils, nous sommes sur des arbres. — Nous sommes sur de l'eau, répliqua Jules. — Chacun regarda attentivement, et le ballon descendant un peu, nous pûmes nous convaincre qu'il n'y avait pas d'eau, mais sans pouvoir affirmer si c'étaient bien des arbres qui se trouvaient au-dessous de nous. Au moment où Jules Godard croyait voir de l'eau, Nadar s'écria : J'aperçois un chemin de fer ! et, vérification faite, il se trouva que le chemin de fer entrevu par Nadar était un canal qui allait se jeter dans l'Escaut,

au-dessus duquel nous passâmes peu d'instants après. Vivent les ballons pour voyager ! Un fleuve se présente, on le passe ; une montagne, on la surmonte ; il n'y a pas de barrière, c'est la liberté illimitée de la circulation ; mais toute médaille a son revers, et si nous étions ravis de passer l'Escaut sans barque, notre inquiétude n'en était pas moins grande ; le ballon continuait à cingler dans la direction du Zuyderzée. — Faut-il descendre ? demanda Louis. Il se fit un moment de silence, nous nous consultâmes, quand tout à coup je poussai un cri de joie : la position de l'aiguille de ma boussole indiquait que le ballon venait de faire une demi-conversion à droite et

qu'il voguetait en pleine ligne d'Est. L'inspection des étoiles confirma cette assertion.—En avant ! cria chacun ; on jeta un peu de lest, et, notre coursier remontant, partit avec une nouvelle vigueur, tournant le dos cette fois au malencontreux Zuyderzée. Il était alors trois heures du matin, personne à bord n'avait encore dormi. Au moment où nous allions essayer de dormir un peu, ma diabolique boussole annonça que le ballon retournait encore une fois en arrière et sur le côté.

—Où nous mènes-tu donc? cria Yon à la grosse masse qui se balançait au-dessus de nous, comme si elle eût été animée. La masse oscilla. — Allons,

descendons! dit Godard. — Non, non! en avant!

Deux heures se passèrent ainsi, sans qu'il fût possible de présumer où nous nous trouvions; à cinq heures enfin le jour commença et vint avec une rapidité étonnante. Nous étions fort haut, à dix-neuf cent quatre-vingts mètres, et nous montions toujours.

Les écrivains romanciers et autres ont tant abusé des levers de soleil sur les montagnes, dans l'Océan et ailleurs, que je passerai sous silence la description de celui-ci, bien que ce ne soit pas chose ordinaire que de voir l'horizon s'embraser au-dessous des nuages. Il faut se représenter les

magnifiques toiles de l'école vénitienne pour avoir une idée de la *luxuriance* des tons dont le ciel s'empourpra. Devant cette éblouissante magnificence, je m'étonnai d'une chose, c'est que les hommes ne reviennent pas au culte du soleil; puisqu'il faut absolument à l'homme des spécimens matériels de la divinité, que ne choisit-il celle-là? Il est vrai qu'elle n'est pas faite à son image.

Au-dessous de nous, une immense plaine, la même probablement que nous avions aperçue pendant la nuit, s'étendait à perte de vue. Rien de plus réjouissant à voir, ni de plus monotone à la fin que ce pays qui constitue un tiers au moins de la Hol-

lande : de petits bouquets de bois, des champs admirablement cultivés, divisés et coupés comme autant de parterres, des rivières aux méandres hyperboliques, des chemins microscopiques, des villages arrondis, blancs, si propres que j'ai peine à ne pas croire que les ménagères ne lavent chaque matin le toit de leurs maisons. Au milieu de chaque village se dressait un bijou d'église, luisante, aux formes grassouillettes, au clocher arrondi. — Nous planions à sept cents mètres au-dessus d'un *square* ou plutôt d'un tableau de Paul Potter de cinquante lieues d'étendue.

Tout à coup le tableau s'anima, et de grands cris retentirent sur la terre.

On avait aperçu le ballon. Tous ces cris marquaient l'étonnement, l'effroi, quelques-uns la colère; mais l'effroi dominait. Nous voyions distinctement les femmes court-vètues sortir, puis rentrer précipitamment; des bambins joufflus apparaissaient aux fenêtres et se retiraient en jetant des hurlements de possédés. Quelques hommes plus hardis tirèrent des coups de fusil; je vis quelques mamans nous montrer du doigt à des bambins récalcitrants, probablement elles nous annonçaient comme étant une apparition de Croquemitaine; de vieilles femmes regardaient en hochant la tête et en ouvrant les bras comme deux parenthèses. Au bout de quelques minutes, les gens

qui entouraient ces vieilles se sauvaient en faisant des signes de croix; ces dernières nous faisaient certainement passer pour le diable!

La scène n'était pas toujours aussi réjouissante et le tableau était brusquement interrompu par une étendue de plusieurs lieues d'affreuses tourbières, grises, velues, entremêlées de flaques d'eau verdâtre. Alors nous remontions pour redescendre un peu plus loin, quand la campagne reparaissait.

J'ai dit que bien certainement beaucoup de gens ont dû croire, en nous appercevant, à quelque apparition infernale, ceci n'est pas du roman, plusieurs jours après, à Hanovre, on m'a

communiqué une lettre adressée d'un petit village au rédacteur d'un des journaux de cette capitale. En voici un passage traduit textuellement, il pourra faire juger de la somme de terreur que nous avons déversée sans le vouloir parmi de naïves populations :

« Ce matin, vers six heures, nous avons vu passer, à une hauteur prodigieuse, une énorme chose ronde, au-dessous de laquelle pendait comme une maison carrée de couleur rouge. Quelques gens ont prétendu avoir reconnu des êtres animés dans cette étrange machine, d'où partaient des cris surhumains. — Que pensez-vous, monsieur le rédacteur, que cela puisse

être? Le pays est tout effrayé et nos gens ne se calmeront de longtemps. »

Vers sept heures du matin, nous passâmes au-dessus d'un lac, près de l'Yssel; à ce moment le vent nous fit encore dévier et nous partîmes rapidement, faisant presque angle droit avec notre direction précédente. Le ballon, en moins d'une heure un quart enjamba la Westphalie, après Benthein, la grande rivière l'Ems, les deux villes de Rheine et Ibbenburhen, rentra dans le Hanovre un peu au-dessus d'Osnabruck, passa, sans daigner y prendre garde, une petite chaîne de montagnes, et s'amusa, pour prendre le frais sans doute après une aussi longue course, à tournoyer gra-

cieusement au-dessus d'un lac appelé en allemand Dümmersée; autour de ce lac recommençait une grande plaine marécageuse traversée par une route.

Le ballon restait à peu près immobile; cette immobilité était due au travail de la dilatation du gaz produite par le soleil; le thermomètre marquait 14° 1/2 à l'ombre. Cette dilatation inquiétait fort Louis Godard; enfin, le coursier aérien se décida, après deux ou trois oscillations, et partit rapidement vers l'Est, en inclinant de deux degrés vers le Nord; ce chemin nous conduisait, sauf déviation, à Hombourg et dans la Baltique. Mais tous, complétement absorbés par la splendeur du tableau qui se dérou-

lait au devant de notre maison, nous ne nous occupâmes point alors de ce détail. Notre hippogriffe passa au-dessus de Wagenfeld-Steyerberg, où se trouve une rivière qui va se jeter dans le Weser.

Déjà nous apercevions ce grand fleuve et Nienburg, ville assez importante, située sur l'une des rives.—Un bateau à vapeur partant de la ville descendait le fleuve ; tout ce paysage était ravissant. — Un bruissement de soie de notre ballon nous fit lever la tête ; le monstre, sous l'influence du soleil alors très-chaud, se gonflait à vue d'œil. — Comme il eût été souverainement ridicule, après avoir fait un si beau voyage, de donner aux ha-

bitants de Nienburg, dont nous entendions les cris, le spectacle d'une descente forcée par suite d'explosion, en outre de ce qu'une pareille aventure pouvait avoir de malsain pour nos membres, la descente volontaire fut résolue.

Avant d'arriver aux détails de cette seconde partie de notre voyage, la première peut se résumer comme il suit :

De Paris jusqu'à Fresnoy, le *Géant*, suivant une ligne absolument droite, s'était dirigé vers le Nord-Est, en passant à droite de Senlis, de Compiègne, de Noyon et à gauche de Chauny, en planant sur Saint-Quentin, où il avait laissé son compagnon de voyage l'*Ai-*

gle, monté par Fanfan (M. Godard oncle) et M. Camille.

A Fresnoy, jetant du lest, il s'était élevé à la hauteur de deux mille mètres; puis, redescendant, il avait tourné à l'Est en suivant une ligne presque perpendiculaire à la première jusqu'à Avesne, où il reprit sa route vers le Nord-Est. A plusieurs lieues d'Arnheim, il traversa le Rhin, après avoir passé sur Jeumont, Erquelines, Guische et Bois-le-Duc, et laissé sur sa gauche Malines à quatre lieues et Anvers à six.

Le Rhin traversé, le *Géant* s'était trouvé à un peu moins de sept lieues du Zuyderzée. Là, se relevant à une très-grande altitude, il avait traversé

l'Yssel et Deesburg et repris la direction de l'Est jusqu'aux frontières de Westphalie, d'où il sembla vouloir se diriger entièrement vers le Nord-Est usqu'à Groeningue; mais, encore une fois le vent change et le ramène vers l'Est jusqu'à Nienburg

D'après des calculs que tout porte à croire exacts, le *Géant* venait de parcourir trois cent soixante-dix lieues en seize heures et quelques minutes.

Je reprends mon récit. Le projet de descendre étant bien résolu, les derniers sacs de lest furent rangés, les cordes et les ancres préparés, et Godard ouvrit la soupape. — Le monstre se dégorge, dit Thirion! En effet, le ballon rendait son gaz avec un bruit

énorme qui paraissait être le souffle de quelque animal gigantesque. Pendant cette réflexion de notre compagnon, nous descendions avec une rapidité de deux mètres par seconde.

— Aux cordes! aux cordes! tenez-vous bien! criaient les deux Godard, qui semblaient être tout à fait dans leur élément, gare au choc! Chacun s'était cramponné aux cordes qui retenaient la nacelle au cercle placé au-dessous du ballon. Madame Nadar, vraiment magnifique de sang-froid, saisit de ses mains délicates deux grosses cordes, Nadar en fit autant, mais en embrassant sa femme de manière à la couvrir de son corps. J'étais à côté, vers le milieu de la claie servant de

balcon, à genoux; j'étreignais également deux cordes. A côté de moi étaient Montgolfier, Thirion et Saint-Félix. Le ballon descendait à nous donner le vertige; nous arrivions, et l'air, si calme en haut, était, au ras du sol, agité par un grand vent.

— Nous jetons les ancres! crie Godard, nous touchons, tenez-vous bien..... Ah!.... La nacelle venait de toucher terre avec une violence inouïe. Je ne sais comment il se fait que mes bras ne s'arrachèrent point. Après ce premier choc épouvantable, le ballon remonta; mais la soupape était ouverte, il retomba, et nous eûmes une secousse, sinon plus terrible, au moins plus douloureuse que la première; le

ballon remonta, il chassait sur les ancres ; tout à coup nous crûmes être précipités à terre. — Les amarres sont cassées ! cria Godard ; le ballon donna de la tête comme un cerf-volant qui tombe. Ce fut horrible. Nous chassions avec une vitesse de dix lieues à l'heure vers Nienburg. Trois gros arbres furent coupés par la nacelle comme par la hache d'un bûcheron ; une petite ancre restait encore ; on la jeta, elle s'agrappa au toit d'une maison dont elle enleva la charpente. Si le ballon nous traînait sur la ville, nous étions mis en pièces ; heureusement il s'éleva pour retomber deux cents mètres plus loin avec les mêmes secousses pour la nacelle. Chacun de

ces chocs nous disloquait les membres ; pour comble de malheur, la corde de la soupape se détacha, et celle-ci se refermant, il nous fallut perdre l'espoir de voir le ballon se dégrossir.

Celui-ci s'élevait à vingt-cinq, trente, quarante mètres du sol avec des bruissements affreux, puis il retombait toujours avec les mêmes coups de tête. Tout ce qui se trouvait à portée de la nacelle, était coupé, broyé, détruit. Un bouquet de petits arbres, une barrière se présentait au loin, « Gare ! » criait-on, et le temps de pousser ce cri et celui de se pencher à droite ou à gauche, nous arrivions sur un obstacle, un craquement se faisait entendre, nous étions passés !

Chaque minute amenait son danger, et quel danger! La mort par écrasement après des mutilations qui, maintenant que cela est passé, nous effraient, et qu'alors, je le déclare sur l'honneur, chacun regardait sans songer aucunement à s'y soustraire. — Si l'un de nous eût essayé de sauter de la nacelle, peut-être aurait-il réussi à se sauver; mais alors c'était vouer tous les autres à une mort imminente, car le ballon, allégé d'autant, y aurait puisé de nouvelles forces ascensionnelles.

Madame Nadar était soutenue par son mari, et ce fut, je l'avoue et l'affirme, notre plus grande souffrance morale de voir ce pauvre corps si af-

freusement balloté, que chaque secousse produite par un choc sur le sol pliait presque en deux, et cependant la pauvre femme n'avait pas un cri, pas une plainte. Dans les terribles moments où la tension des cordes faisait craquer nos os, elle regardait son mari, nous regardait avec un regard si calme, si doux, que nous aurions voulu pouvoir être écrasés d'un seul coup pour le lui éviter. Tous, nous devinions une immense douleur physique dans ce corps si calme en apparence.

Sur notre passage, tout fuyait sous le coup d'une terreur panique, les hommes et les animaux. Je vois encore les bœufs courant éperdus à tra-

vers la plaine; les hommes qui les gardaient se couchaient à terre pour éviter de voir le monstre qui dévorait l'espace.

Les petites choses heurtent les grandes et s'y mêlent. Je me souviens, ainsi que mes compagnons de naufrage, d'un malheureux lièvre que notre nacelle leva dans les bruyères ; cette pauvre bête, en se sauvant, courait en droite ligne devant nous ; nous l'atteignîmes enfin et elle fut broyée. Comme vous le pensez bien, nous n'eûmes pas le temps de nous apitoyer sur son sort. A chaque instant, des fondrières bordées de petits talus se présentaient; chaque talus amenait une secousse, nous nous raidissions,

c'était encore un péril de franchi; mais il s'en présentait beaucoup d'autres encore. Au sortir d'une tourbière, dont les éclaboussures faillirent étouffer Fernand Montgolfier, qui eut la bouche et les yeux remplis d'une boue noirâtre, nous aperçûmes, à trois cents mètres environ, la ligne en talus assez élevé d'un chemin de fer. Un train arrivait sur lequel nous devions infailliblement nous heurter. Sans nul doute la locomotive aurait été précipitée au bas du talus; mais que serions-nous devenus ?

Nous poussâmes tous ensemble instinctivement un grand cri, un de ces cris surhumains qui s'entendent à plusieurs lieues. Nous eûmes le bon-

heur d'être entendus par le convoi, qui s'arrêta et rétrograda même un peu.— Gare ! criâmes-nous. Le ballon fit un saut en l'air, il s'ensuivit une forte secousse, accompagnée d'un cliquetis de fer : c'étaient les fils du télégraphe qui venaient d'être arrachés. Nous éprouvâmes une seconde secousse, et nous fûmes portés sur les talus ; cette seconde fut suivie d'une troisième, d'une quatrième, et notre nacelle, comme un boulet de canon, coupant la barrière de charpente du chemin de fer, tombait dans un étang. Là, nous respirâmes un peu, en faisant cette réflexion que nous venions de l'échapper belle. En effet, si les fils de fer du télégraphe, au lieu d'a-

voir été soulevés par le ballon, s'étaient abaissés à notre niveau, ils nous prenaient tous sous le menton et nous enlevaient la tête en moins d'une seconde. Cela est si vrai, qu'une des grosses cordes de la nacelle a été coupée par un de ces fils aussi promptement et aussi facilement que l'aurait été un bout de fil à coudre.

III

Le ballon continuait toujours à s'enlever avec des bonds terribles, par cette raison que la soie, remontant en dessous, comprimait le gaz et lui donnait ainsi une nouvelle force ascensionnelle.—Si l'on pouvait rouvrir la soupape! avaient dit les Godard. — Je vais essayer, répliqua

Jules qui se tenait accroupi comme moi et à ma droite. Le ballon, pendant ces pourparlers, continuait sa course effrayante. Jules se leva, se hissa aux cordages; une secousse le rejeta sur moi, brisé et les vêtements déchirés. Après quelques secondes de repos, il essaya de nouveau, vaine tentative. Le ballon, comme s'il eût eu conscience des efforts que l'on tentait pour le maîtriser, s'agitait affreusement à chaque nouvel essai de l'intrépide jeune homme. Une troisième fois Jules se redressa; à ce moment nous nous oubliâmes nous-mêmes pour ne plus voir que lui; une sorte d'électricité sembla nous animer pour lui crier courage et soutenir ses for-

ces ; il en fallait alors de surhumaines.

Nous rasions un grand champ de bruyère, le ballon courait vite, mais sans trop remuer. Jules monta sur mes épaules, puis sur ma tête, des mains il se cramponna au cercle auquel tenaient les cordes du filet ; il fit un effort, bondit... le ballon aussi bondit de son côté. Un soupir à briser dix poitrines humaines fut poussé par chacun de nous : dans la position où Jules était placé, il suffisait de la moindre torsion des cordes pour l'écarteler ou le décapiter. Je ne puis me rendre compte du temps que nous restâmes ainsi en suspens. Le ballon se calma. Jules alors s'élança de nouveau sur le

cercle où il s'arc-bouta des jambes; il put retrouver la corde de la soupape à laquelle il se pendit et qu'il nous jeta. Louis Godard et Thirion s'en emparèrent et, réunissant leurs efforts, purent l'attacher solidement à l'une des poignées d'angle de la plate-forme. Nous entendîmes le gaz s'échapper, le ballon s'affaissa sans rien perdre toutefois de sa vitesse horizontale; Yon monta à côté de Jules pour amarrer une autre corde à celle de la soupape dans le cas où la première viendrait à se rompre.

Nous respirâmes un peu plus librement; mais ce moment de répit ne fut pas de longue durée, car les buissons et les petits arbres se multi-

pliaient, et c'était autant d'obstacles mortels que nous avions en face de nous. Je ne m'étais jamais imaginé le bruit terrible qui peut résulter des craquements du bois, comme nous pûmes nous en rendre compte ! Nous venions de subir encore de rudes assauts, en renversant une série de petites murailles dans les tourbières, quand tout à coup nous aperçûmes comme une apparition infernale, juste droit devant nous, à plusieurs centaines de mètres, une maison rouge, trop grosse sans doute pour espérer la renverser. Nous nous regardâmes et, stupéfaits, nous n'eûmes d'autre pensée que celle de nous demander de quelle manière nous serions écra-

sés contre ce mur de briques. Sans pouvoir l'expliquer, je crois pouvoir affirmer que l'idée de se soustraire à cet écrasement en sautant de la nacelle ne vint à aucun de nous.

Nous allions cependant avec une vitesse effrayante ; cent pas encore nous séparaient de cette naison, parallèlement à laquelle se trouvait à proximité un gros arbre. Un bienheureux coup de vent fit subitement dévier le ballon vers la droite et sur l'arbre qui brisa le coin où se tenait Louis Godard. Sa course reprit à travers des marais.

Après quelques minutes pendant lesquelles nous remarquions avec satisfaction que le ballon se dégonflait,

une voix s'écria : Une forêt! Au même instant, d'horribles secousses produites par les nombreux petits arbres qui précèdent toute grande étendue de bois recommencèrent. Nous étions à bout de nos forces ; nos bras si violemment tendus depuis un temps trop long et que j'évalue à trente et quelque minutes, refusèrent de nous soutenir, les cordes nous déchiraient les mains; nous sentions peu à peu un affaissement complet envahir tout notre être physique. L'être moral tenait encore, bien qu'il fût déjà sous l'empire d'étranges hallucinations. Ainsi, par exemple, un instant Jules me cria du haut de son cercle : — Tenez-vous donc, d'Arnoult! — Je me

tiens, répondis-je. — Mais non! Il avait raison, j'étais accroupi, mon bras droit passé autour d'une corde, mais ma main gauche, avec laquelle je croyais serrer fortement une autre corde, était ouverte, et sur le moment je n'étais pas encore bien convaincu que je ne serrais rien.

Quelques minutes après, un cri déchirant se fit entendre, poussé par le jeune Montgolfier qui étouffait : Grâce! cria le pauvre garçon. Nous approchions alors de la forêt; un craquement épouvantable résonna dans l'air, suivi d'une secousse si forte, que je fus jeté en arrière dans la nacelle, dont la trappe était ouverte. Je tombai là au milieu de toutes sortes

d'objets ; je me relevai, et ma tête dépassant l'ouverture de la cloison qui formait plafond, je crus apercevoir deux de mes compagnons étendus sur le sol. Une autre secousse me fit faire un haut le corps qui me fit sortir à demi de la maison. Je me cramponnai en m'élevant avec les bras ; une troisième secousse me lança en l'air. Je fis deux ou trois tours sur moi-même, et je tombai lourdement la tête la première à terre, où je restai étendu sans connaissance.

Que le lecteur veuille bien me pardonner si je parle aussi souvent et aussi longuement de ce qui m'est personnel ; j'avoue que j'ignore entièrement comment mes compagnons sont

sortis de la nacelle ; eux-mêmes encore aujourd'hui ne s'en rendent pas un compte bien exact. Thirion doit avoir été jeté par côté ; Montgolfier, inanimé, coula sous la nacelle où il devait avoir le sort de Saint-Félix, tombé en même temps que lui ; Yon et Jules ont dû être précipités de leur cercle dans une des grandes secousses qui m'ont jeté dehors. Les trois derniers tombés pourtant, sont Louis Godard, Nadar et sa femme, qu'un instant nous crûmes perdus.

Pour d'autres détails, je prie le lecteur de vouloir bien lire le récit des frères Godard, inséré à la fin de ce volume, tel qu'il a paru dans les journaux. Ces explications étant don-

nées, revenons à notre narration.

Je me relevai tout étourdi de ma chute, et je sanglai mon genou le plus abîmé avec un morceau de mouchoir. La nacelle était loin, je la vis bondir, puis disparaître dans la forêt; j'entendis deux grands cris et ce fut tout. Le ballon, comme un géant, dépassait la tête des grands arbres; il oscillait, paraissant se débattre et vouloir courir encore. Plusieurs coups de feu partirent, vraisemblablement dirigés contre lui, car il se balança et tomba enfin en écrasant tout autour de lui. Le *Géant* était enfin terrassé; je le vis de loin tomber avec regret; j'éprouvai à son égard la même sensation pénible qu'éprouve le marin dont le navire

sombre dans les flots, ou le cavalier dont le coursier s'affaisse expirant après une longue course. Je pensai avec raison que Thirion était l'auteur des coups de feu qui venaient d'achever le monstre ; déjà, dans la nacelle, il avait essayé de tirer, mais inutilement. — Un de sauvé ! m'écriai-je. Au même instant, j'aperçus Jules et Yon qui se dirigeaient vers le bois. — Et de quatre ! leur dis-je. Où sont les autres? Chose étrange! pendant le danger nous n'avions éprouvé aucune crainte, et maintenant, que nous étions saufs, une peur atroce nous étreignait le cœur. Quels cadavres allions-nous trouver? A cent pas en avant du bois, un gémissement nous

fit regarder à terre, un corps humain s'y trouvait couché dans la terre et les bruyères; un corps noir, lacéré, tellement méconnaissable, que je lui demandai qui il était : — Saint-Félix, répondit une voix brisée, presque éteinte. Oh! que je souffre! A boire, à boire! Une de nos cloches, dont le manche était brisé, se trouvait près de lui, je la ramassai, et, m'en servant comme d'un vase, j'allai la remplir d'eau à la rivière l'*Aller*, qui coulait à cinquante pas de là. Avec cette eau, je rafraîchis la bouche du malheureux, et y ajoutant quelque peu de teinture d'arnica, dont un flacon emporté par moi de Paris avait été miraculeusement préservé dans l'une de

mes poches, je lui lavai le visage : sa figure n'avait plus rien d'humain ; la peau du front, de la joue droite, du menton était enlevée ; les yeux, tuméfiés, présentaient l'aspect de deux masses blanchâtres sanguinolentes, grosses comme des œufs de poule.

Son bras gauche cassé, avec la main presque entièrement dénudée, gisait à côté de lui, les vêtements en lambeaux laissaient, quand j'eus enlevé la tourbe et les terres qui les couvraient, la poitrine à l'état de plaie vive.

Pendant que je me livrais à ces soins, Montgolfier et Louis Godard arrivèrent ; Montgolfier, tout noir de tourbe, n'avait aucune contusion sé-

rieuse; Louis Godard avait la cuisse déchirée et les jambes ecchymosées, mais il ne faisait nulle attention à ses blessures et se préoccupait de ce qu'était devenue Madame Nadar, qu'on ne retrouvait pas. Il m'apprit que Saint-Félix, en voulant sauter, avait été accroché sous la nacelle et traîné à plat-ventre avec ce poids énorme sur lui pendant une courte distance. Saint-Félix respirait; toutes ses blessures étaient couvertes de linges mouillés. Je demandai à Yon et à Montgolfier d'aller à une maison voisine chercher des gens pour y transporter notre malheureux compagnon; puis je me dirigeai vers la rivière, où je bus de l'eau à pleines mains et

me lavai le visage, car j'étais littéralement couvert de tourbe. Je me relevais, cherchant un endroit pour passer la rivière, quand je vis sur l'autre rive se dresser la tête de Nadar : il était fort pâle et paraissait souffrir beaucoup. Son premier mot, en m'apercevant, fut celui-ci :

— Ma femme ! Où est ma femme ?

Je ne savais que lui dire, ignorant absolument ce qu'était devenue cette héroïque personne ! A tout hasard, je répondis : Elle est là, près de la nacelle ; cherchez-la !

— Ma femme ! ma femme ! ne cessait-il de crier avec un accent déchirant.

Pour aller jusqu'à Nadar, il fallait

passer la rivière peu large, mais assez profonde en cet endroit. Je fis donc signe à quelques paysans qui nous entouraient de nous prêter assistance. J'avoue que, malgré une pantomime fort expressive, aucun de ces gens ne parut me comprendre. J'employai alors, vis-à-vis d'eux, un moyen que j'ai rarement vu échouer. Je tirai une pièce d'or de mon porte-monnaie, et je la leur montrai. O prodige de la compréhension humaine ! A la vue de l'or, chaque paysan se précipita pour m'enlever et me faire passer la rivière sur son dos. Je choisis le plus fort d'entre tous, je m'accrochai à ses épaules, et voilà mon homme qui met un pied, puis deux dans la rivière,

puis tout le corps, et nous disparaissons dans un trou.

On nous repêche aussitôt, et, comme toujours, on imagina le moyen de parer la catastrophe après qu'elle avait eu lieu. Les paysans ramassèrent une grande quantité de grosses branches que le ballon avait cassées et firent avec elles un pont volant assez solide pour que moi, Montgolfièr et Yon, puissions passer à pied sec sur l'autre rive. Une large allée tracée par la nacelle dans les arbres et les broussailles se présenta; nous la suivîmes pendant une centaine de pas.

Là, au milieu d'un abattis prodigieux de branches d'arbres, se

trouvaient la nacelle, couchée sur le côté, et le ballon affaissé à terre, presque dégonflé. Devant la nacelle, couchée sur les débris, Madame Nadar, à laquelle les deux Godard et Thirion prodiguaient des soins. La malheureuse femme crachait le sang à pleine bouche et se plaignait d'une forte compression de la poitrine. Godard me dit qu'il l'avait trouvée gisante sous la nacelle ; nous nous occupâmes de lui rafraîchir le visage et de la sécher, car ses vêtements étaient trempés d'eau.

Après ces premiers soins, nous essayâmes de nous rendre compte de la manière dont elle avait été précipitée. Voici ce que nous avons sup-

posé. Arrivée près de la rivière l'*Aller*, la nacelle subit une secousse qui dut jeter dans l'eau Madame Nadar et son mari, et fait rouler ce dernier sur la rive, pendant que Madame Nadar, accrochée par ses vêtements à la claie d'osier, dut être entraînée par la nacelle jusqu'au moment où celle-ci fut brusquement arrêtée par un amas de gros arbres.

Le choc amena probablement une secousse qui eut pour premier effet de jeter Madame Nadar à terre, et pour second, la nacelle reprenant position, de la faire glisser sous l'énorme masse. C'est ainsi, je le répète, sous toutes réserves, que j'explique cette dernière

chute. Avec l'aide des paysans, j'arrachai deux des cloisons intérieures de notre maison d'osier, ce qui nous procura deux civières assez confortables pour transporter les deux blessés; au même instant, une longue charrette arriva pleine de paille. Nadar et sa femme y furent couchés et dirigés vers un endroit qui paraissait avoir été désigné d'avance aux paysans.

Cela fait, nous nous occupâmes un peu de nous; les Godard n'avaient rien perdu de leur énergie, non plus que Thirion; moi, je m'affaissai près de la nacelle, et dans un mouvement que je fis pour me retenir, en étendant le bras, ma main rencontra une bouteille assez pesante. Je la tirai du milieu des

débris, c'était une bouteille de champagne, intacte et toute trempée d'eau. Louis Godard la déboucha, et ma foi ! à la guerre comme à la guerre, nous bûmes à plein goulot. Ce vin nous fut un excellent cordial ; il nous donna la force de nous acheminer vers l'endroit de la forêt où nos trois principaux blessés avaient été transportés.

Cet endroit, fort pittoresque, était un petit pavillon de chasse bâti en briques et en charpente, situé au milieu d'une rotonde qu'entouraient de gigantesques sapins. Les blessés avaient été couchés dans le pavillon par les ordres du gouverneur du district ; cet excellent homme, à la première rumeur qui se répandit de l'événement,

était accouru avec sa femme qui parlait français et les domestiques, pour organiser les premiers secours. Il avait fait flamber un bon feu dans le pavillon, il en fit allumer un autre dehors avec des broussailles sèches.

Les deux Godard, Montgolfier et moi, nous nous couchâmes sur de la paille autour de ce feu. Une réaction naturelle, après les diverses phases que nous venions de subir, s'opérait en nous et l'affaissement physique succédait à l'énergie des premiers instants. Louis et Jules Godard tombèrent bientôt dans un profond sommeil, Montgolfier, je crois, les imita; j'eusse été alors très-aise d'en faire autant; mais mon genou et mon bras droit

me causaient de telles douleurs que force me fut de tenir les yeux ouverts. Je songeai alors; car que faire? Je songeai donc à l'étrangeté de notre situation. Il y avait à peu près vingt heures que nous nous étions élevés du Champ-de-Mars, à Paris, en présence d'un Empereur, d'un Roi et d'une foule énorme; nous avions franchi, à vol d'oiseau, plusieurs centaines de lieues, et nous nous retrouvions dans un pays inconnu, couchés autour d'un feu de broussailles, dans une forêt de sapins, entourés de gens qui ne savaient trop s'ils devaient nous considérer comme des hommes ou comme des esprits. Le vent sifflait dans les sapins, le feu petillait, un ciel gris, bru-

meux, au-dessous duquel roulaient de gros nuages noirs, surplombait cette scène; un instant je me crus tombé en plein rêve de quelque ballade allemande, et je ne désespérai point de voir apparaître le docteur Faust. Ce ne fut pas un docteur, mais une belle jeune femme, blonde et diaphane comme Marguerite, qui apparut entre les arbres, d'où elle nous considéra avec un intérêt qui pourtant n'était pas exempt d'effroi.

L'effroi même l'emporta sur l'intérêt; car, après un instant, la belle fille fit un grand signe de croix et se sauva à travers les arbres; qu'avait-elle pensé? Nous restâmes ainsi pendant trois heures jusqu'à ce que des

voitures arrivassent pour nous transporter à Rethem, une toute petite ville où nous arrivâmes à la nuit tombée.

Une nombreuse population se pressait autour des voitures; tous ces braves gens paraissaient nous plaindre fort, et je fus émerveillé, je l'avoue, en voyant le touchant empressement que chacun mit à nous prêter assistance.

Les hommes nous transportèrent à bras dans de grandes chambres où les femmes s'évertuaient à qui mieux mieux de nous préparer des lits. Alexandre Dumas a décrit les lits allemands; c'est dire que tout e monde les connaît; cependant je crois

devoir une mention spéciale à la couche improvisée sur laquelle on me déposa.

C'était un grand bois de lit fait en forme de coche et rempli de paille jusqu'à en déborder ; au-dessus de la paille s'étendait un grand lit de plume que recouvrait, tant bien que mal, une petite pièce de toile destinée sans doute à remplir l'office de draps.

C'est là-dessus que j'étais allongé ou plutôt que j'enfonçais. Un second lit de plume sous lequel je disparus complétement me servit de couverture ; cette espèce d'étuve fut encore complétée par une adjonction plus que suffisante, à mon avis du moins, de bon nombre d'oreillers et

de coussins en plumes qu'une bonne grande fille posa très-soigneusement à ma tête et sur mes pieds. Me croira qui voudra, mais je déclare que j'ai parfaitement dormi cette nuit-là.

Avant de dormir toutefois il nous fallut subir plusieurs visites indispensables, d'abord celle du médecin de la localité, un gros homme gras, joufflu, rebondi, dont la figure luxuriante d'embonpoint disparaissait à demi dans un col empesé qui montait jusqu'aux oreilles. Ce digne homme, en ce qui me concerne, se contenta de me palper longuement, en accompagnant chacun de ses gestes de phrases latines fortement accentuées ; il termina enfin sa très-longue consultation

en me prescrivant de dormir ! Et voilà pourquoi votre fille est muette, pensai-je en essayant de m'étendre pour mettre à profit la prescription du bon docteur.

Après le médecin vint le pharmacien, homme fort convenable et qui parlait un peu le français ; puis une brave vieille femme, une Alsacienne, qui nous dit qu'elle avait eu son mari tué à Waterloo. Bien qu'elle habitât Rethem depuis cette époque, cette bonne femme, aujourd'hui âgée de soixante-dix-sept ans, n'a pas oublié sa langue maternelle ; elle nous a été fort utile comme interprète, et son dévouement n'a pas eu besoin d'être

stimulé pour se montrer dans toute sa foi naïve.

Le lendemain matin, après avoir obtenu, non sans peine, du papier et de l'encre, j'écrivis la lettre que le journal la *Nation* a publiée dans son numéro du 23 octobre, et je me levai. Les blessés couchés au rez-de-chaussée, étaient dans le même état que la veille. Le médecin s'était borné à le palper, à les considérer, et à discour' en latin sur les contusions qu'il leur reconnaissait et les blessures qu'il leu' supposait, et ça avait été tout; comme à moi, il leur avait prescrit de dormir. Tous, surtout Saint-Félix, souffraient beaucoup par suite du manque d'un pansement quelconque. Pendant

que les Godard infatigables s'occupaient à préparer le déjeuner, je fis faire des bandes de toile par notre vieille Française, et tant bien que mal, autant que me le permettaient les faibles moyens mis à ma disposition, je posai un premier appareil sur les jambes de Nadar et de Saint-Félix ; je couvris leurs plaies vives d'un liniment composé de laudanum, d'eau de chaux et d'huile d'olive, et nous nous occupâmes des blessures faites à nos vêtements. La plupart des chaussures se trouvaient dans un état pitoyable; quant aux coiffures nul ne pouvait dire ce qu'elles étaient devenues.

Excepté un chapeau pourtant, ce

fameux chapeau qui provoqua à Rethem, à Nienbourg et même à Hanovre, tant de commentaires parce qu'au fond, sur la coiffe, un brave homme, un maître d'école, je crois, avait lu boulevard de Sébastopol. Sébastopol, au lendemain du jour où l'Allemagne venait de fêter le cinquantième anniversaire de la bataille de Leipsick, il y avait dans ce fait de quoi vraiment donner à réfléchir.

D'où venait ce chapeau? Sébastopol! Sébastopol! répétaient les gens en se regardant d'un air qui paraissait vouloir signifier beaucoup de choses. Quelqu'un de bien avisé, dans la lettre suivante adressée à la *Gazette Septentrionale de Hanovre*, conclut comme

on va voir au sujet de ce fameux chapeau.

Nienburg, 19 octobre au soir.

« Les aéronautes encore inconnus ont évidemment voulu descendre à Nienburg; une des ancres qu'ils ont jetée est tombée dans le toit d'un petit pavillon du jardin de M. le chapelier Kapp, mais n'y a pas trouvé d'appui solide et a enlevé au contraire une petite solive. L'ancre est restée dans la maison avec un morceau de corde de quatre-vingts pieds de long, qui s'est arrachée, ou plus probablement a été coupée, et le public s'est porté en foule à cette maison pour voir cette ancre. Elle a environ deux pieds et

demi de long, est en acier, avec cinq branches, et pèse soixante livres. Elle peut être démontée en six ou sept parties. On peut voir une seconde ancre semblable chez le jardinier Nœlle.

« Après avoir passé sur la chaussée de Hanovre, le ballon s'est heurté près de la première maison de garde au sud du débarcadère de Nienhof, contre les fils électriques et s'est presque retourné. Quatre fils électriques ont été déchirés et trois poteaux renversés.

« La gondole, qui ressemblait à un petit wagon, a traîné à terre pendant un temps assez long. D'après des mesures prises sur le terrain labouré, elle aurait environ quinze pieds de

long. On dit qu'il s'y trouvait à peu près neuf personnes qui appelèrent plusieurs fois au secours sans qu'il fût possible aux gens qui étaient à proximité de retenir les cordes qui tombèrent de la gondole, car le vent était très-fort.

« Le ballon se releva près de Wœlpe assez haut pour passer au-dessus des arbres entre la maison commune et la Krache (montagne couverte de bois) et se diriger vers les contrées désertes de Lichtenmoor et de Rolbem. Jusqu'ici on n'a pas reçu d'autres nouvelles des malheureux aéronautes. Plusieurs cordes sont tombées de la gondole pendant les soubresauts qu'elle faisait, de même deux grands

morceaux de fer en forme d'essieux, une trompette, un couvercle recouvert d'une toile cirée. On a trouvé également un chapeau qui avait été acheté *boulevard Sébastopol, à Paris. Il est donc possible que les aéronautes soient des Parisiens.* »

Le signataire reconnu de cette lettre était dans le vrai ; mais que d'autres commentaires qui ne le furent pas?

Rethem possède un chapelier qui ne fabrique guère que des casquettes, et un cordonnier chez lequel on ne trouve que des chaussons.

Le premier nous vendit des coiffures d'une couleur impossible, aux-

quelles cependant nous fîmes grande fête; et le second, des chaussures d'une solidité incontestable et qui nous rendirent de grands services.

Ayant pourvu à ces premiers soins et toutes les écorchures étant lavées et les habits plus ou moins raménagés, les Godard, Yon et Montgolfier partirent pour la forêt, afin de s'occuper du sauvetage de ce qui restait de la nacelle et du ballon.

Les blessés, au nombre desquels je me trouvais, sans titre trop grave heureusement, furent voiturés jusqu'à la station d'Estrup ; de là, un train spécial les mena à Hanovre où ils arrivèrent à onze heures du soir.

IV

Les relations particulières de mes compagnons de voyage ont déjà fait connaître, dans tous ses détails, la réception cordiale et les soins empressés qui nous accueillirent à Hanovre ; ces détails sont consignés tout au long dans les pièces justificatives à la fin de cet ouvrage ; je me bornerai donc à

reproduire ce que j'écrivis à Paris, en date du 26 octobre :

« Le roi et la famille royale ont visité hier notre nacelle dans le hangar du chemin de fer. Cette visite a duré une heure et demie, pendant laquelle le roi n'a cessé de nous questionner sur notre voyage avec le plus vif intérêt. L'enfant de Nadar a sauté sans façon au cou de la reine qui l'a embrassé avec effusion.

« Le roi a désiré qu'il lui fût adressé un compte rendu manuscrit de notre voyage ainsi qu'une carte ; le tout sera déposé aux archives particulières du royaume. Ce matin, Sa Majesté nous a envoyé des fruits. Elle nous a adressé également un catalogue de sa

bibliothèque particulière, qui est mise à notre disposition. A midi, une voiture royale vint nous chercher pour nous conduire au château. Le roi parle très-purement le français, et ne cesse de répéter fort gracieusement que *son royaume* est à notre disposition. Nous sommes profondément touchés des prévenances de la famille royale, et il nous sera bien difficile de payer la grosse dette de reconnaissance que nous devons à ces augustes personnes, si bienveillantes et si prévenantes. — *Eugène d'Arnoult.* »

La lettre suivante, qui me fut adressée alors, montre que ces dernières expressions n'ont rien d'exagéré ; elle est une des mille preuves

de la touchante sollicitude qui nous a entouré à Hanovre; c'est à ce titre que je la transcris ici intégralement.

Château de Herrnhausen, le 23 octobre.

« Monsieur,

« Le bibliothécaire du roi vous enverra demain le catalogue de la Bibliothèque royale; vous y trouverez beaucoup d'œuvres françaises et des cartes. La bibliothèque est à votre disposition entièrement, ainsi qu'à celle de vos amis, MM. Thirion, M. et Mme Nadar.

« M. Teichmann, commissaire de la cour, se présentera demain chez vous, et se mettra à votre disposition pour

vous montrer la ville, les châteaux, etc. Je vous prie de lui dire l'heure de votre excursion à faire, et si vous et M. Thirion vous désirez une voiture ouverte ou fermée.

« Si l'on peut faire davantage pour vous être agréable, je vous prie, Monsieur, de m'écrire un mot pour le faire savoir.

« Agréez, Monsieur, mes salutations sincères,

« Comte de Wedel,

« Aide de camp du Roi. »

M. le comte de Wedel, signataire de cette lettre, était venu nous recevoir à la gare du chemin de fer, et pendant tout notre séjour il n'a cessé

de nous prodiguer les visites les plus affectueuses.

Presque en même temps que cette lettre, dont je garde précieusement l'original, je recevais celle-ci que je garde également.

« Monsieur,

« Par ordre exprès de Sa Majesté le Roi, j'ai l'honneur de vous offrir un exemplaire du Catalogue de la Bibliothèque royale, avec l'assurance qu'il me fera grand plaisir de satisfaire à vos désirs.

« J'ai l'honneur d'être, etc.,

« L. Nolse,

« Bibliothécaire royal. »

Refuser de pareilles offres aussi gracieusement offertes n'eût pas été de notre pays. Je visitai donc le château royal, tout rempli de souvenirs français par l'ameublement et les tentures faits presque entièrement en riches étoffes de Lyon : de souvenirs anglais par les portraits des souverains de cette nation dont les murs sont ornés. L'on sait que les rois d'Angleterre ont été aussi rois de Hanovre jusqu'en 1838, époque où l'illustre Ernest-Auguste, père du roi actuellement régnant, le fit proclamer souverain indépendant.

Un salon de ce château possède un portrait non terminé de Frédéric le Grand, remarquable en ce sens, que

c'est le seul pour lequel ce roi, dont la patience n'était pas tout à fait la principale vertu, a consenti à poser à deux reprises différentes.

Il n'entre pas dans le cadre de ce récit de mentionner le détail de toutes les richesses et œuvres d'art renfermées dans ce palais, une pareille nomenclature ferait, à elle seule, un volume, et on le croira sans peine, quand je dirai que les objets exposés dans la chambre dite d'argent, constituent une valeur intrinsèque de plusieurs millions, sans parler de leur valeur inappréciable au point de vue artistique. Il y a là des coupes moyen âge en or massif de la capacité d'un litre, des aiguières ciselées à jours,

des surtouts de table en argent massif uniques au monde.

Après le château, je visitai le parc, où se trouvent d'admirables serres chaudes, et le mausolée du feu roi Ernest-Auguste et de la reine sa femme.

Les deux statues, en marbre blanc, d'une pureté de lignes irréprochables, sont l'œuvre de Rauch, l'un des plus grands sculpteurs que l'Allemagne ait jamais possédé.

Cet homme de génie, au ciseau duquel est dû la magnifique statue de Blücher qu'on admire à Berlin, avait débuté dans la vie par les fonctions de domestique du roi de Hanovre.

Le temps marchait, nous disons adieu à tout cela, et voici en quels

termes le *Journal de Hanovre* annonce notre départ :

« La nacelle et le ballon viennent d'être expédiés à Paris, sous la conduite de MM. Jules et Louis Godard, Montgolfier et Yon ; mais cette fois-ci *le long de la terre*, par chemin de fer. Il est à remarquer que ces navigateurs aériens avaient déjà, paraît-il, *comme oublié* les effroyables dangers courus dans leur descente ; car l'entrain avec lequel ils se séparèrent de ceux qui leur avaient de si bon cœur donné l'hospitalité, faisait plutôt supposer qu'ils étaient prêts à recommencer une nouvelle ascension. C'est, du reste, leur intention, nous assure-t-on, du moins pour les aéronautes Nadar,

Godard et Montgolfier. Les blessés sont aussi bien que leur état le comporte, et ils n'attendent plus que l'*exeat* du docteur pour reprendre le chemin de la France et de Paris. Mais nous ne pouvons croire que ceux qui accompagnèrent l'expédition en simples curieux, consentent de sitôt à reprendre le chemin des nuages, après un retour sur la terre aussi brusque que cruel. »

PIÈCES JUSTIFICATIVES

PIÈCES JUSTIFICATIVES

PIÈCE N° 1.

Calcul de la vitesse du ballon le Géant,
fait à Hanovre, d'après les ordres de Sa Majesté
le roi Georges V,
et traduit du journal hanovrien
New Hanoversche Zeitüng.

D'après *la Gazette de Cologne*, le ballon le *Géant* est parti de Paris, le 18 octobre, à cinq heures du soir, et d'après une correspondance du journal du nord de l'Allemagne *Zeitüng für Nord Deutschland*, il est passé au-dessus du Weser, le 19 octobre, à neuf heures quinze minutes du matin. Nos lecteurs liront sans nul doute avec intérêt un détail circons-

tancié des calculs aussi exacts que possible de la distance que cet aérostat gigantesque a parcourue dans cet espace de temps.

Prenons la longitude Est de l'île de Fer à Paris. (Observatoire), soit 20 degrés, et d'autre part, la longitude pour le milieu du pont du Weser près Nienburg, soit 26° 52' 30"; prenons encore la hauteur du pôle de l'Observatoire de Paris, 48° 50' 14", et la hauteur du pôle dudit point sur le pont du Weser, 52° 38' 30" dont le triangle sphérique forme sur la surface de la terre, entre le pôle Nord, Paris et Nienburg, l'angle au pôle formé par les deux méridiens de Paris et Nienburg est connu, soit 6° 52' 30"; de plus, par les deux latitudes (en les déduisant de 90 degrés), sont données les deux distances du pôle, c'est-à-dire les deux côtés du triangle formant l'angle du pôle. On peut donc, au moyen de ces données, trouver facilement le troisième côté du triangle qui se trouve en face de l'angle du pôle, c'est-à-dire la distance entre Paris et Nienburg; mais prise en forme circulaire sphérique. Il faut alors admettre que la terre est réellement ronde, sans prendre compte de l'aplatissement des pôles qui, en tous cas, n'amènerait pas de grandes différences dans les calculs.

En continuant ce calcul, on trouvera que la plus courte distance entre Paris et Nienburg, sur la surface de la terre, est de 86 $\frac{625}{1000}$ lieues géographiques (quinze lieues allant au degré de l'équateur; on sait que les lieues françaises sont de 25 au degré.) L'angle polaire indiqué ci-dessus de 6° 52' 30", calculé en divisions du temps, comporte 27' 30". Comme Nienburg se trouve à l'est de Paris, les cinq heures du soir de Paris correspondent à cinq heures vingt-sept minutes trente secondes de Nienburg. Il en résulte donc que le ballon a pris pour aller de Paris à Nienburg quinze heures quarante-sept minutes. Admettant que le ballon n'ait pas été contrarié dans sa marche et qu'il ait toujours marché avec une vitesse presque égale et sans changement dans la direction du vent, il aurait parcouru 2089 1|2 pieds de Paris à la minute, ou bien soit presque 35 pieds à la seconde. Pour faire ce calcul, nous nous sommes servis du mille géographique, contenant 2284 $\frac{34}{10}$ pieds de Paris.

Il faut, en tous cas, considérer cette vitesse comme étant le minimum, puisque le ballon n'a pas fait son voyage sur la surface de la terre, mais à une certaine hauteur qui nous est encore inconnue,

d'où il résulte que réduisant la courbe de l'arc au zénith à Nienburg, en une ligne droite, on trouverait un chemin un peu plus long. Par exemple, si l'on prenait une hauteur moyenne du ballon de 1000 pieds au-dessus de la surface de la terre, cette distance de 86 $\frac{625}{1000}$ s'augmenterait à 86 $\frac{629}{1000}$ soit, en un mot une différence insignifiante.

Post-Scriptum. — Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que le *Géant* a été aperçu le 19 octobre à six heures trente minutes du matin, au-dessus de la ville de Bentheim. En admettant que la longitude de Bentheim soit, d'après le système triangulaire de Gausz 24° 49' 3" à l'est de l'île de Fer ; d'autre part, la hauteur polaire soit 52° 18' 14", on trouvera, en gardant toujours la proportion citée d'autre part de Nienburg, que la plus courte distance entre Bentheim et Nienburg est de 19 1/2 lieues géographiques (allemandes). La différence dans la division du temps entre Bentheim et Nienburg, est de 8 minutes 14 secondes ; six heures trente minutes de Bentheim correspondent à six heures trente-huit minutes quatorze secondes de Nienburg. Le ballon a donc employé sur ces 19 lieues 1/2, deux heures trente-sept minutes, autrement dit cent cinquante-sept minutes,

d'où il résulte qu'il a fait pendant ce voyage, en moyenne 2,837 pieds de Paris dans un espace de temps d'une minute, autrement dit un peu plus que 47 pieds de Paris en une seconde.

PIÈCE N° 2.

Récit de M. Louis Godard. (*Extrait des journaux.*)

Le départ n'a offert rien de remarquable jusqu'à Erquelines. Si le ballon ne s'est pas élevé à une grande hauteur, c'est parce que les aéronautes voulaient éviter toute dilatation pour faire un voyage de long cours; s'ils eussent voulu produire un effet sur le public, ils auraient obtenu la plus grande élévation en se délestant de 30 à 40 kilogr.

Le ballon des fêtes officielles, appartenant à MM. Godard frères, pavoisé de drapeaux aux ini-

tiales de Sa Majesté l'Empereur, et le *Géant*, se sont rencontrés quatre à cinq fois dans les airs, et les aéronautes du *Géant*, croyant s'adresser aux habitants d'une ville, recevaient la réponse de M. Godard père (Fanfan), qui dirigeait le petit ballon. Cette poursuite n'a cessé qu'à Saint-Quentin, où la descente de ce dernier s'est opérée.

Le *Géant* a continué sa route. Signalé à Lille, il s'est dirigé vers la Belgique, où un courant direct, venant de la Manche, l'a poussé dans les marais de la Hollande. C'est là où M. Louis Godard proposa la descente pour attendre le jour, afin de pouvoir reconnaître la situation et repartir ; il était une heure du matin, la nuit était fort obscure, mais le temps calme.

Malheureusement ce conseil, appuyé par une longue expérience, ne fut pas écouté. Le *Géant* dut donc continuer sa route, et M. Louis Godard ne se crut plus responsable des suites du voyage.

Le ballon côtoya le Zuyderzée et entra dans le Hanovre ; le soleil, commençant à paraître, sécha le filet et les parois de l'aérostat humide par son passage à travers les nuages, et produisit une dilatation qui éleva les aéronautes à 4,500 mètres.

A huit heures du matin, le vent, tournant brus-

quement à l'Ouest, dirigea le ballon en droite ligne vers la mer du Nord. Il fallait à tout prix opérer la descente : c'était une œuvre périlleuse, car le vent soufflait avec une violence extrême.

Les frères Godard, Louis et Jules, secondés par M. Gabriel Yon, ouvrirent la soupape et filèrent les ancres ; mais malheureusement la marche horizontale du ballon augmentait de seconde en seconde. Le premier obstacle que les ancres rencontrèrent fut un arbre. Il fut déraciné instantanément et traîné jusqu'au second obstacle, qui était une maison dont la toiture fut enlevée. A ce moment les deux câbles des ancres se brisèrent sans que les voyageurs s'en aperçussent, tant la vitesse acquise était prodigieuse (60 lieues à l'heure). Ces cordes avaient 25 millimètres de diamètre et pouvaient supporter une résistance de 5,000 kilogrammes.

Prévoyant les chocs successifs qui allaient avoir lieu, — le moment était critique, le moindre oubli pouvait causer la mort, — M. Louis Godard ne cessait de multiplier les encouragements ; le ballon filait toujours avec une vitesse de soixante lieues à l'heure : par l'ouverture de la soupape, il avait perdu une certaine quantité de gaz et ne pouvait

plus remonter. Pour surcroît de difficultés, sa position inclinée ne permettait de manœuvrer que sur le cercle la corde de la soupape.

Sur la demande de son frère, Jules Godard tenta l'œuvre difficile de se cramponner à ce cercle, et, malgré son habileté connue, il dut plusieurs fois renouveler ses tentatives. Seul, ne pouvant détacher cette corde, M. Louis Godard pria M. Yon d'aller rejoindre son frère sur le cercle. A eux d'eux, ils se rendirent maîtres de la corde qu'ils passèrent à M. Louis Godard; celui-ci la fixa solidement, malgré les chocs qu'il recevait.

Une secousse violente ébranla la nacelle et engagea M. de Saint-Félix sous cette nacelle, qui labourait la terre; il était impossible de lui porter secours, et pourtant M. Jules Godard, stimulé par son frère, s'élança au dehors pour tenter d'amarrer à des arbres ce qui restait des cordes des ancres. M. Montgolfier, engagé de la même manière, put être ressaisi à temps et sauvé par Louis Godard.

A ce moment, MM. Thirion et d'Arnoult sautèrent à leur tour et en furent quittes pour de légères contusions. La nacelle, traînée par le ballon, brisait des arbres de cinquante centimètres de diamètre

et renversait tout ce qui lui faisait obstacle.

M. Louis Godard fit sauter M. Yon hors de la nacelle pour porter secours à Madame Nadar ; mais une secousse terrible jeta MM. Nadar, Louis Godard et Montgolfier, les deux premiers contre terre, le troisième dans l'eau. Madame Nadar, malgré les efforts des voyageurs, resta la dernière, et se trouva comprimée entre la nacelle, tombée sur elle, et le sol. Il se passa plus de vingt minutes avant qu'il fût possible, malgré les efforts inouïs de tout le monde, de la dégager ; c'était au moment où le ballon se déchirait et brisait, comme un monstre furieux, tout ce qui l'environnait. Ce n'est qu'en formant de puissants leviers avec les branches rompues et en coupant à coups de hache les vingt cordes qui reliaient la nacelle au cercle, que l'on put la retirer de cette position critique. On comprendra la difficulté de ce travail, la nacelle pesant 1,100 kilogrammes.

Aussitôt après, on courut au secours de M. de Saint-Félix, laissé en arrière, et dont la figure n'était qu'une plaie couverte de sang et de boue ; il avait un bras cassé, la poitrine labourée et meurtrie entièrement.

Je termine ce récit véridique en remerciant les

habitants de Rethem, particulièrement notre ambassadeur et l'envoyé du roi, pour les soins qui nous ont été donnés. LOUIS GODARD.

PIÈCE N° 3.

Lettre adressée par M. Théobald Saint-Félix à M. Musard, à Paris. (*Extrait des journaux.*)

« Hanovre, 22 octobre.

« Mon cher Musard et ami,

« A vous et à Madame votre mère j'adresse de la capitale du Hanovre, couché sur un lit de souffrances, tous les sentiments d'affectueuse amitié, car je n'ai pas une seule partie du corps qui ne présente une plaie, plus une fracture du bras gauche et les pieds foulés.

« Le *Géant*, parti à cinq heures moins quelques

minutes du Champ-de-Mars de Paris, traversa heureusement tout le Nord de la France, passant tour à tour sur Compiègne, Noyon, Saint-Quentin, revenant sur Lille et franchissant la frontière à Erquelines, poussé toujours par le vent de Nord-Est.

« Nous avons voyagé au-dessus de la Belgique, que nous avons sillonnée, pour ainsi dire, en tous sens.

« Sur les deux heures du matin, nous planions sur des bassins houilliers, et à trois heures, poussés par un vent d'Ouest, après avoir franchi la frontière belge, nous entrions en Hollande, tantôt planant au-dessus des nuages, à deux mille cinq cents mètres de la terre, tantôt rasant le sol à une centaine de mètres. Le vent d'Ouest soufflant toujours, nous marchions à toute vitesse vers la mer. Nous n'étions, nous a-t-on dit, qu'à une heure et demie du Zuyderzée, lorsque, par un changement subit de courant, formant pour ainsi dire un angle droit, et obéissant au vent d'Est, nous avons été rejetés en Allemagne. De six à sept heures du matin, nous avons assisté au lever du soleil, dominant les plaines coupées de lacs du Hanovre. Nous cherchions un endroit convenable pour opérer la des-

cente, lorsque, vers les dix heures, pris de nouveau par les vents d'Ouest, nous étions menacés encore d'être jetés à la mer. Nous nous préparions à descendre aux environs d'une ville qui porte le nom de Nienburg. C'est alors qu'a eu lieu la catastrophe : les trois ancres ont été brisées, la nacelle a heurté la terre avec une violence inouïe, et *le Géant,* obéissant à sa puissance, nous a traînés pendant une heure, arrachant dans sa course folle les arbres, les tertres et tout ce qui se trouvait sur son passage. Rien ne pouvait l'arrêter dans sa course furieuse. Nous étions tous menacés de mort, lorsque Jules Godard, au péril de sa vie et avec un courage au-dessus de tout éloge, s'est élancé dans les cordages et a eu le bonheur de saisir la corde de la soupape pour faire échapper le gaz. Cependant le *Géant* continuait sa course, lorsque la nacelle, se heurtant contre un gros arbre, fut coupée en deux. Je fus précipité violemment contre terre; transporté à Réthem avec M. et Madame Nadar, dont l'état est assez grave, nous sommes arrivés le lendemain soir, par un train spécial, dans la capitale du Hanovre, où nous attendaient, grâce à la bienveillante intervention du ministre français, M. le docteur Muller, homme de cœur et

de science, et deux aides de camp de Sa Majesté le roi, qui étaient là pour prendre de nos nouvelles et faire mettre à notre disposition, avec une galanterie tout affectueuse, tout ce qui pourrait être nécessaire. On peut dire du Hanovre ce que l'opéra de *la Dame Blanche* dit de l'Écosse : « L'hospitalité chez ce peuple est une vertu de famille. » Nous avons surtout été heureux de rencontrer dans cette capitale un compatriote, un Français, un ami pour nous, qui nous sert tout à la fois d'interprète, de secrétaire, de garde-malade et d'ange consolateur. C'est lui qui en ce moment vous trace sous ma dictée ces quelques lignes, que je vous serai reconnaissant de vouloir bien communiquer à *la Patrie,* afin que ce journal si répandu puisse donner des nouvelles officielles de notre voyage.

« C'est de mon lit de douleurs que je les dicte, afin surtout d'exprimer hautement notre reconnaissance pour S. M. le roi de Hanovre et le personnel de sa maison ; pour M. le marquis de Ferrière-Le-Vayer, ambassadeur de France, et Madame la marquise; pour M. le docteur Muller, qui nous soigne avec tant d'intelligence, de cœur et de science, et pour l'excellent docteur Richard, de la Faculté de médecine de Paris, qui, avec ce dévoue-

ment traditionnel dans le corps médical français, s'est empressé d'accourir pour nous prodiguer ses soins et ses lumières ; pour M. Fourcade, chancelier de la légation française, enfin pour le bienveillant ami qui fait en ce moment l'office de mon secrétaire.

« TH. SAINT-FÉLIX. »

PIÈCE N° 4.

M. Nadar a envoyé à un de ses amis, M. Kreuscher, une lettre dans laquelle on trouvera une heureuse rectification de ce qui avait été dit jusqu'ici touchant la gravité des blessures de M. Nadar. *(Journal le Nord.)*

« Hanovre, le 21 octobre.

« L'appareil de fracture, qui avait été placé de la plus pitoyable façon au bras gauche de Saint-

Félix, vient d'être réappliqué par les docteurs Muller, Meyenberg et Kotlen, envoyés par les bons soins de M. le marquis de Ferrière-Le-Vayer, notre ambassadeur ici. La plaie qui enveloppe Saint-Félix depuis le sommet du crâne jusqu'aux jambes, si horrible d'aspect qu'elle soit, n'offre rien d'inquiétant. Voilà pour le plus éprouvé de nous tous.

« Les contusions et meurtrissures de MM. Fernand de Montgolfier, Lucien Thirion, d'Arnoult, Louis et Jules Godard et Yon, sont dans le meilleur état possible, grâce à quelques sangsues et quelques lotions.

« Le vomissement de sang de ma pauvre et brave femme, qui s'était produit à la suite de la pression terrible éprouvée par elle sous le poids de la nacelle, et qui n'était pas sans m'inquiéter beaucoup, a presque entièrement disparu. Quelques jours de lit vont la remettre complétement, je l'espère.

« Pour moi, rien de fracturé. Le médecin allemand qui nous avait visités le premier s'était donc encore trompé ; je n'ai pas même de luxation, seulement je suis emmailloté, emplâtré et sur le dos pour plusieurs jours.

« Il m'est impossible de ne pas dire que si nous sommes vivants, tous tant que nous sommes, c'est

à l'héroïsme de Jules Godard et au sang-froid de son frère Louis que nous le devons.

« Je ne saurais trop te dire combien nous avons à nous louer de notre ambassade. La reine et le roi ont bien voulu envoyer pour nous recevoir à la gare un aide de camp, M. le comte de Veden, qui s'est mis avec la plus exquise bienveillance à notre entière disposition pendant tout notre séjour ici. M. de Veden vient deux fois par jour s'assurer que rien ne nous manque... « NADAR. »

PIÈCE N° 5.

On écrit de Nienbourg, le 19 octobre, à la *Gazette septentrionale* (de Hanovre) :

« Ce matin, à neuf heures un quart, un grand ballon, venant de la rive gauche du Weser par le vent de Sud-Ouest, passa sur notre ville. La couleur du ballon était celle de la toile non blanchie

avec de grandes raies rouges. Une gondole était attachée à la partie inférieure, et on y voyait quelques personnes. La partie inférieure du ballon paraissait vide de gaz et flottait dans le réseau qui l'entourait.

« Le ballon passa à une faible hauteur, immédiatement au-dessus des maisons; les personnes qui se trouvaient dans la gondole paraissaient avoir l'intention de descendre à terre, car lorsque le ballon passa sur la chaussée de Hanovre, allant au chemin de fer, on jeta une ancre qui traîna presque à terre, à l'endroit où la chaussée traverse le chemin de fer, sans que les ouvriers de la voie, qui étaient accourus en toute hâte, aient pu la saisir. La gondole, sur laquelle se trouverait, d'après ces ouvriers, une sorte de maison, abattit un poteau télégraphique. Le ballon se releva alors et se dirigea vers le village de Wœlpe, où commencent les marais et des terrains impraticables. — D'où venait ce ballon? Du Rhin ou de Paris? »

FIN.

Paris. Imp. TINTERLIN et Ce, rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.

